3 1761 05609873 4

PQ
2359
M5Z63

CATULLE MENDÈS

CATULLE MENDÈS *Cliché de H. Manuel*

F 938

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Catulle Mendès

PAR

ADRIEN BERTRAND

DEUXIÈME ÉDITION

BIOGRAPHIE CRITIQUE
SUIVIE D'OPINIONS, D'UN AUTOGRAPHE ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE
PORTRAIT-FRONTISPICE D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE
DE H. MANUEL

2013-13
17. 3. 26.

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7, RUE DE L'ÉPERON, 7.

MCMVIII

PQ
2359
M5Z63

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Dix exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 *à* 10 *et quinze exemplaires sur Hollande, numérotés de* 11 *à* 25.

N°

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris les pays scandinaves.

CATULLE MENDÈS[1]

Nous sommes en 1860. Les lettres françaises vers cette époque. La période romantique va finir, et le naturalisme dominer pendant vingt ans.

Flaubert publie *Salammbô* en 1862, après *Madame Bovary*, qui date de 1857. Renan écrit en 1863 sa *Vie de Jésus*. La *Légende des Siècles* est de 1859. Les *Poèmes Barbares* paraissent en 1862, la même année que les *Misérables*. En 1863, Fromentin donne

---

(1) Je tiens à exprimer ici ma reconnaissance à mon ami Louis Payen, le délicat poète des *Voiles Blanches*, pour son désintéressement qui m'a permis d'écrire cette biographie.

l'immortel *Dominique*, et, en 1864, les Goncourt écrivent *Renée Mauperin*. Depuis dix ans surtout planent au-dessus d'eux Banville, Baudelaire, Leconte de Lisle et Gautier.

> Gautier parmi ces joalliers
> Est prince, et Leconte de Lisle
> Forge l'or dans ses ateliers,

avait dit le premier en parlant d'eux.

Au théâtre encore Scribe et Ponsard, et déjà Victorien Sardou !

Un jeune homme — c'était un provincial — arrivait à Paris, et tout de suite, dans le monde littéraire, se faisait un nom.

* * *

Un groupe se forma autour de sa personne.

C'étaient tous, comme lui, de très jeunes hommes, pleins d'enthousiasme, de désirs, de vénération pour les Lettres et d'amour pour l'Art. Inconnus encore, ils étaient pourtant ceux en qui Banville saluait une nouvelle aurore, et qui allaient devenir les maîtres du lendemain. Léon Cladel, le prêtre de la Forme ; — Léon Dierx, qui ne pouvait concevoir qu'on écrivit en prose, et dont les yeux gardaient la chaude lumière de l'Ile Bourbon ; — Hérédia qui voyait en songe les montagnes de la Sierra-Madre et les splendeurs de la Havane ; — ce pauvre Glatigny, qui menait toujours sa vie

errante de comédien et qui pendant ses courtes apparitions dans la capitale ne manquait pas une seule de ces soirées ; — l'étrange Villiers de l'Isle-Adam, qui restait étendu dans un fauteuil, perdu dans le mystère de ses rêves, et ne se réveillant que pour plaquer sur le piano d'harmoniques accords...

Le trait d'union de cette bande, l'âme de ces réunions, c'était Catulle Mendès.

* * *

Il avait vingt ans à cette époque-là. C'était un grand garçon, robuste et beau. Un front ouvert et droit, un profil pur et régulier, la placidité sereine des traits d'un visage apollonien — avec des yeux verdâtres où se jouaient les éclairs de ses passions. Comme une crinière lumineuse, légère, souple, sa chevelure ardente et blonde, avec des teintes d'or, sa chevelure autour de sa tête se jouait, puis, toute bouclée, sur ses épaules retombait.

C'est le Catulle Mendès de cette époque dont parle Banville, lorsqu'il dit dans ses *Camées Parisiens :* « Rien n'empêcherait ce jeune poète d'avoir été le Prince charmant d'un des contes de Madame d'Aulnoy, où mieux encore, d'avoir été, dans la Sicile nacrée, à l'ombre des grêles cyprès et du lierre noir, Damoitas ou le bouvier Daphnis jouant de la syrinx et chantant une chanson bucolique alternée ; si ses yeux perçants et calmes et sa lèvre féminine, résolue, d'une grâce un peu dédaigneuse,

n'indiquaient tous les appétits modernes d'un héros de Balzac. »

* * *

Il est né à Bordeaux le 20 mai 1841. On n'enregistra sa naissance que le 22 mai. On l'appela Catulle.

Le Maître l'a dit lui-même: il ne croit point que ce soit un effet du hasard. Nos noms révèlent notre personnalité, et sont comme un présage de notre vie ! — Catulle Mendès... Le prénom d'un élégiaque latin, d'un poète aux rares subtibilités, précurseur de décadence par sa langue et ses sentiments — et le nom aux sonorités caressantes et pleines d'éclat, le nom étranger, étrange d'un romantique ! C'est le ciel assurément qui voulut, ainsi que l'écrivit Mendès,

> ... l'alliance mystique
> De son prénom latin à son nom romantique !...

Il avait pour aïeul un être dont il a subi l'influence atavique : il lui ressemble physiquement et éprouve vers lui, bien qu'il ne l'ait jamais connu, une attirance inconsciente. Cet homme avait créé à Bordeaux une maison de banque qui enrichit la famille Mendès. Républicain, il avait vu avec joie la Révolution de 1830, qui le ruina : stoïquement il payait les créanciers de sa maison, un pistolet sur son bureau, prêt à se faire sauter

la cervelle, si l'argent lui manquait... Mendès possède un livre de Reboul annoté par lui : le maître m'a dit qu'il n'est pas une seule note qu'il n'aurait pu écrire également... Lettré, il avait traduit le Livre de Job, et les élégiaques latins. Son fils s'appella Tibulle, son petit-fils Catulle.

C'est en Italie que Catulle fut baptisé d'une extraordinaire façon ! Ses parents avaient fait connaissance, à Naples, des Rothschild, avec qui ils avaient des affaires... Ils leur rendaient visite souvent. Bien que la mère de Catulle fût catholique, ils avaient été invités à célébrer la Pâque juive chez les Rothschild. Catulle avait alors deux ans et demie. Il sortit de chez eux avant ses parents, avec sa bonne. Un moine mendiant qui l'avait souvent rencontré dans le quartier s'approcha de lui... Mendès le voit encore, avec son froc et son tronc à cliquette qui représentait la Vierge d'un côté, le Diable de l'autre, et vous offrant l'une ou l'autre face —, selon qu'on lui avait fait la charité ou non — Le moine s'empara de lui, et, brusquement, dans l'eau d'une fontaine proche, le baptisa !...

Tantôt en Italie — il apprit à lire dans une villa de Capo-di-Monte, en face du Vésuve, — tantôt à Toulouse, en Allemagne, en Belgique, en Suisse, sa jeunesse, épique déjà, se passa en voyages.

Un souvenir entre autres lui est resté gravé : c'est une traversée du Saint-Gothard, en traîneau. Il gelait. Le voyage dura trois jours. Catulle grelottait... Son père s'efforçait de protéger avec ses

fourrures un malheureux ouistiti qu'il avait, à Gênes, acheté à un forçat..... Ils arrivèrent sur l'autre versant et se réfugièrent dans une cabane éboulée à moitié par une avalanche — où ils trouvèrent le cadavre d'une femme et de son enfant...

*
* *

Enfin, ses parents s'installèrent de nouveau à Toulouse. C'était vers 1850.

Il y vécut longtemps — cette période d'élaboration où couve la pensée, où nous trouvons notre façon de sentir. Il y vécut ces années avec le souvenir de ses étapes, de sa jeunesse errante sur les grands chemins, sous des cieux aux diverses lumières ; avec la mémoire des paysages différents et variés, et de villes, et de montagnes, et d'êtres humains qui avaient impressionné sa nature d'enfant.

*
* *

Désireux de se donner aux Lettres, il partit pour Paris et y arriva en 1859, le jour où nos troupes rentraient de la campagne d'Italie. Plus de place nulle part. Il fut contraint de se loger avec ses parents dans un petit hôtel de la rue Bonaparte.

En 1860 il vint s'installer définitivement rue de Provence. Il avait dix-neuf ans. Et tout de suite commença la lutte pour les Lettres : Il fondait la *Revue Fantaisiste*.

Un matin il reçut la visite d'Albert Millaud, un de ses amis, dont le père était banquier. Albert Millaud venait lui proposer d'abandonner la *Revue Fantaisiste*, et de se donner avec lui à une idée toute nouvelle alors : un quotidien qui ne coûterait qu'un sou ! On l'appellerait le *Petit Journal*. Mendès n'eut pas d'hésitation. La pensée de faire un commerce de la littérature lui déplut — et il refusa...

La *Revue Fantaisiste* était justement nommée. Elle eut toutes les témérités. Elle fut le Rire, et la Gaîté, et la Poésie et la Passion. Elle eut la sublime folie de ne publier que de beaux vers, des vers qui luttaient contre les élégiaques débraillés, les sentimentaux pleurnichards, bâtards de Lamartine et de Musset...

Elle fut patronnée par Théophile Gautier, par Charles Baudelaire et par Théodore de Banville. Elle révéla la plupart des jeunes talents que la France admire aujourd'hui, les découvrit et les exalta. Dans le bureau de la *Revue Fantaisiste* se rencontraient Charles Asselineau, Léon Gozlan, Charles Monselet, Philoxène Boyer, Banville le jeune maître, et Baudelaire, élégant, svelte, hautain et délicat, et Glatigny, juché sur ses longues jambes, sans cravate et le gilet trop court !

Léon Cladel aussi se révéla dans la *Revue Fantaisiste*, et Villiers de l'Isle-Adam, et d'autres enfin.

Et même un de ses collaborateurs fut Richard

Wagner ! C'est ainsi que les premiers parnassiens furent les premiers wagnéristes.

Cependant la *Revue Fantaisiste* coûtait cher ; mais Mendès regardait avec insouciance se dissiper sa fortune dans le bon combat pour l'Art. Hardie et jeune « elle s'orientait vers tout ce que l'art pouvait avoir d'extrême et de nouveau. »

Et qu'on ne croie pas ici que ce fut par un orgueil présomptueux que ce jeune homme se mit en tête de diriger une revue comme celle-là. Il lui eût été bien plus facile de fonder un périodique animé d'un autre esprit, qui lui aurait apporté plus d'argent et de célébrité ; mais non plus de gloire littéraire assurément ; — de nos jours surtout, où, dans l'éloignement du passé, reculé pour nous autres jeunes, cette période est devenue de l'histoire déjà.

Songez donc qu'on était dans les dernières années du Second Empire, et que jamais on n'avait tant vécu, jamais on ne s'était tant amusé, jamais on n'avait tant ri. La cour brillait comme un feu brille éperdûment dans le pressentiment de ses flammes dernières, et Paris tout entier reflétait sa splendeur joyeuse. Paris n'était qu'un éclat de rire, qu'une fête renouvelée...

Pourquoi ce provincial, arrivé d'un midi au ciel joyeux et chaud, désireux de célébrité artistique, n'écrivit-il point, à ce moment-là des livrets d'opéras-bouffes, des vaudevilles, des opérettes, — ou enfin ne se hasardait-il pas jusqu'au sérieux d'un roman feuilleton ou d'une comédie de mœurs ?

M. Feuillet écrivait de si belles pièces; — des romans si profonds M. Ponson du Terrail; — des comédies si spirituelles M. Labiche, qui faisait représenter le *Chapeau de paille d'Italie* et le *Voyage de M. Perrichon,* où les bourgeois affluaient, heureux déjà à la pensée du rire qui, un instant leur ferait oublier les soucis du ménage, du commerce, et de la boutique! — sans compter les choses délicieuses qu'on jouait de MM. Meilhac et Ludovic Halévy!

Mais non, Mendès était un poète de race; et il vit ce que l'Art, qui fécondait son esprit, attendait de lui. Très noblement, il se donna entier à la Poésie, de toute son âme, de tout son cœur, jalousement. Il osa publier en 1863 — il avait 21 ans — son premier volume de vers, *Philoméla!*

*
* *

Philoméla ! « un nom, un mot si doux, si triste à la fois » écrivit Théodore de Banville. C'est qu'il y a, en effet, dans le livre comme dans le titre, de la douceur et de la tristesse, de la joie et de la douleur, de l'amertume et de la gaîté.

Miel et poison, dit Sainte-Beuve...

Comme l'oiseau qui dirige son vol vers le soleil et la clarté, la Muse du poète voulait fuir les ténèbres; elle se dirigeait dans l'illusion de la lumière, mais à chaque pas retombait dans la nuit...

Et comment dans un livre ne laisserait-on pas le contraste de ces notes dont les dissonances

s'harmonisent, puisqu'elles sont ainsi l'écho de la vie humaine, de la vie du poète avant les autres ; la vie merveilleuse entre toutes, aux éblouissantes joies et aux inexprimables agonies ?

Philoméla ! Et tout de suite, à la sonorité du nom et à l'image évoquée, il nous semble entendre, au travers d'une poésie virgilienne dans la pureté calme d'une nuit d'été, le modulement rythmique du rossignol. De la seule cadence du mot il naît je ne sais trop quelle auréole poétique, comme perdue dans le lointain de Rome.

Philoméla ! j'aime l'énigme de ce livre. Il est un prélude nécessaire à l'œuvre de Catulle Mendès : tous les vers qui suivront, s'il nous en échappe quelque chose, ce sera toujours parce qu'ils nous proposeront un sens supérieur à notre perception.

> C'était un soir du temps où les grappes sont mûres
> Et celle que je pleure était encore là.
> Muette, elle écoutait ton chant sous la ramure,
> Elégiaque oiseau des nuits, Philoméla !

Et dans ce volume enfin, Mendès se révèle déjà comme l'adorateur du rythme sacré et de la rime, mais d'une rime grimaçante et diverse, ainsi que l'esprit tout entier du poète qui devait plus tard écrire *Scarron*.

Le livre était si remarquable que Nestor Roqueplan en fit un éloge enthousiaste. Il y voyait très sûrement un « remords de l'érotisme » et le signalait comme une chose merveilleuse... Et c'était

quelque chose que d'être estimé par Nestor Roqueplan, en 1863... Le vieux boulevardier avait pressenti un grand artiste.

*
* *

Un nouveau voyage en Allemagne, où Mendès étudia en des villes diverses, voyage marqué par de nombreux duels à Heidelberg, lui permit de connaître à fond la langue et la pensée germaniques. De là son amour pour Heine et pour Gœthe ; de là aussi tant de beaux passages, si vrais, dans ses romans, *Le Roi Vierge*, *Grande-Maguet*, et *Gog ;* de là peut-être aussi, en partie, sa lutte pour la prodigieuse musique de Wagner qu'il sut imposer à la France, — et en tout cas immédiatement une traduction des *Sternlose Nœchte* de Glaser qu'il publiait en 1869. Il avait rencontré Glaser au bord du Neckar, à 2 heures du matin, et lui avait conseillé d'aller à Paris.

*
* *

Or, Mendès recevait chez lui, rue de Douai.

A Mendès et Coppée allaient se joindre Léon Dierx, Armand Silvestre, José-Maria de Hérédia, et d'autres.

Ce qui leur manquait c'était non point l'enthousiasme pour les Lettres, non point le sentiment de la Beauté mais seulement une règle, une ferme

discipline, une conduite précise pour faire concourir ces forces éparses vers un même but.

Cette règle, Leconte de Lisle la donna.

C'est le poète Louis Ménard qui présenta Mendès, Coppée et Villiers de l'Isle-Adam à Leconte de Lisle. Ils rencontrèrent chez lui Hérédia, Dierx, Armand Silvestre, y retrouvèrent Sully Prudhomme.

Ils se réunissaient chez Leconte de Lisle, boulevard des Invalides, tous les samedis. Ce furent de belles soirées, où chaque poète apportait son œuvre nouvelle au jugement de ses camarades, à leurs rudes et franches critiques.

Puis, on se réunissait aussi chez la marquise de Ricard.

Le père de la marquise avait été l'aide de camp du prince Jérôme Bonaparte. Elle avait gardé un peu de l'entrain et de la grandeur de l'époque héroïque. D'une grande intelligence, d'une fine sensibilité, elle aimait à s'entourer de vie et de mouvement. Son fils, dans son salon, aux Batignolles, lui amenait ses amis.

C'est vers 1863 que naquirent d'étroites relations entre Catulle Mendès et Louis-Xavier de Ricard. Et c'était chez sa mère des soirées, moins fantasques que chez Mendès, moins nobles que chez Leconte de Lisle, bonnes pourtant et fécondes elles aussi.

Une fois même on y joua la comédie. Non pas la comédie, le drame ! *Marion de Lorme.* « Oui,

un jour, devant le public de soie et de dentelles, tout éclatant de diamants au corsage et de perles dans les chevelures, public parmi lequel se trouvaient Gustave Flaubert, Edmond et Jules de Goncourt » ils osèrent représenter dans des décors presque aussi petits que ceux d'un théâtre de poupées, l'œuvre grandiose de Victor Hugo. Didier, c'était François Coppée, et Saverny, c'était Mendès !

Ils étaient donc joyeux et frivoles, mais graves aussi et travailleurs. Le groupe était complet, uni, avait sa règle. Il pouvait désormais lutter pour les victoires entrevues.

Le *Parnasse* était né.

Il convient d'insister sur cette époque parce qu'elle est grande dans l'histoire de la Poésie française, et aussi, parce que celui à qui ces lignes sont consacrées fut l'âme de ce mouvement. Nul autant que Mendès ne contribua à la formation du Parnasse; nul ne fut dans ses œuvres plus parnassien puisqu'il le reste — paradoxe incroyable — dans ses drames somptueux !

Tandis que Mendès avait dirigé sa *Revue Fantaisiste*, Louis-Xavier de Ricard publiait un journal hebdomadaire, l'*Art*.

Cependant l'*Art* coûtait très cher. Et Louis-Xavier de Ricard s'y ruinait peu à peu, voyant partir sa fortune avec la même gaîté que naguère Mendès, quand il dirigeait la *Revue Fantaisiste*. Il fallait prendre un parti et cesser cette publication.

Catulle Mendès alors exposa son idée à Louis-Xavier de Ricard ; il s'agissait de transformer ce journal artistique en une revue uniquement poétique. On hésita quelque temps. On prit conseil. Gautier, le grand maître, encourageait l'entreprise. Banville et Baudelaire s'y montraient favorables, Leconte de Lisle également.

Bref, le 2 mars 1866 parurent des fascicules hebdomadaires ne contenant que des vers. Ce fut le *Parnasse contemporain, recueil de vers nouveaux.*

Tel était en effet, en dépit de Leconte de Lisle qui s'y opposait, le titre choisi sur la proposition de Mendès, qui l'avait imaginé à cause même de son traditionalisme.

De toute son activité, de toute sa conscience littéraire, de tout son génie artistique, Catulle Mendès s'occupa des différentes livraisons. Avec Ricard ils s'étaient chargés de la publication, jusqu'au moment où Alphonse Lemerre prit en main le *Parnasse,* pour la grande joie des poètes d'alors, pour sa plus grande gloire et son plus grand profit aujourd'hui.

Malheureusement la Revue ne dura que cinq mois, et s'arrêta après le 18e fascicule. Trente-sept poètes y avaient collaboré.

Et parmi eux : Théophile Gautier, Théodore de Banville, Leconte de Lisle, Charles Baudelaire, Catulle Mendès, Léon Dierx, André Lemoyne, Louis Xavier de Ricard, Villiers de l'Isle-Adam, Sully Prudhomme, Paul Verlaine, José-Maria de Hérédia,

Léon Valade, Albert Mérat, François Coppée, Stéphane Mallarmé, Edmond Lepelletier.

Cette première série du *Parnasse* fut néanmoins suivie d'une seconde. Préparée pour 1869, la guerre l'empêcha de paraître et on ne la publia qu'en 1871.

En 1876, la troisième série parut.

Pour ces deux dernières, du reste, on fut moins exclusif, et bien des poètes s'y trouvent, qu'on est étonné d'y rencontrer. Mendès n'avait plus à lui seul la rédaction artistique du journal: c'était un comité dont les réunions avaient lieu chez Alphonse Lemerre, qui décidait des poésies à admettre ou à éliminer. Ce ne fut plus, en somme, qu'une Anthologie éclectique ; et l'absence de Catulle Mendès se fit cruellement sentir.

Avec une verve amoureuse de ce passé, Mendès l'a raconté dans sa *Légende du Parnasse contemporain* (1884).

Ce fut un admirable mouvement que le mouvement Parnassien. Parce qu'au fond beaucoup d'entre eux étaient pessimistes, on les appelait «impassibles», et on leur a reproché de s'écarter du public. Injustice! Seulement le Parnasse ne voulut pas s'abaisser jusqu'aux sentiments de la Foule il voulut élever la Foule jusqu'à lui, sachant bien qu'instinctivement la masse est assoiffée de Beauté! Ils surent, les poètes parnassiens, que l'artiste ne doit pas, enfermé dans la hauteur de sa tour d'ivoire, rester étranger aux grands mouvements qui agitent notre époque ; qu'il serait incomplet s'il ne rendait à la Foule ce

qu'il a pris chez elle, s'il ne puisait son inspiration aux sources profondes de Beauté et de Passion où elle s'alimente chaque jour.

Et tous, par le roman, par le journal, se mêlèrent à leurs contemporains. En 1871, même, après les effroyables journées et les atroces défaites, lorsque le Peuple qui s'était créé un idéal nouveau, sentait renaître dans ses muscles, dans ses veines une vie nouvelle pour l'atteindre ou s'en approcher — en 1871 Mendès — (qui avait écrit les *73 journées de la Commune*) — fonda avec ses amis les *Matinées populaires de Poésie ancienne et moderne.*

Plus tard ce furent les lectures qu'il donnait à la salle Gerson ; il cherchait à guider la masse dans sa recherche vers le Beau ; et la tragédienne Agar l'aidait de son mieux, en récitant ses poèmes et ceux de ses collaborateurs.

Cet exemple a été suivi de nos jours amoureusement. Mais souvenons-nous que ce furent les « Impassibles », que ce fut Mendès, qui furent en cela les précurseurs.

Telle fut l'œuvre de Mendès dans le groupe parnassien. Il le créa, et il reste encore debout alors que sont partis tous les anciens maîtres et ses camarades..., Verlaine, Hérédia, Sully Prudhomme, François Coppée...

J'ai dit *Groupe* et non pas *Ecole.* Car il n'y eut pas, à vrai dire, d'Ecole parnasienne. Ce ne fut qu'une union entre divers poètes, différents de pensée, différents de sentiments, différents de conception

artistique. Ce qui les unissait, c'était une haine commune pour les mauvais vers et les mauvais poètes ; c'était un grand enthousiasme pour les maîtres, les initiateurs... Mais ils n'eurent ni parti-pris, ni Ecole. Est-il possible de rencontrer deux artistes plus différents que Léon Dierx et Mendès, que Villiers de l'Isle-Adam et Mallarmé, que Léon Cladel et François Coppée ? Peut-on trouver entre eux un autre lien que l'Amour passionné de la Forme adéquate à l'Idée, de la Forme éternelle par la plénitude et l'expression !

Et le Parnasse a touché à la perfection par le culte du Rhythme, de la Rime, et de la Forme chez tous les poètes qui le composent, chez Mendès surtout qui en est l'incarnation !

* * *

C'est durant ces années-là que Mendès écrivit *Hespérus* (1869) et les *Contes épiques* (1870). La guerre arriva, et ils ne parurent que deux ans plus tard.

La lutte meurtrière, dont saignent encore nos cœurs inassouvis, dans l'espoir et l'attente de revanches futures, inspira à Mendès deux poèmes qui parurent cette année-là. *La Colère d'un franc-tireur,* que récita Coquelin, et l'*Odelette guerrière* que récita Mlle Croizette.

Je me représente la Comédie-Française, par cet hiver de 1870. Le foyer est une ambulance !—L'âme

des spectateurs dans l'énervement de la guerre et la douleur des défaites successives ; le cœur grandi par les malheurs de la Patrie ; les nerfs à nu ; les sentiments exaspérés et portés au paroxysme de leur tension par leur réaction réciproque... et entendant réciter ce poème où sont effleurés tous les sentiments de l'âme humaine : la grâce légère et l'horreur, l'amour et la mort, — et cela dans un enchevêtrement de poudre de riz et de poudre noire, de boudoirs et d'ambulances, de dentelles et de canons...

*
* *

Mendès souffrit du siège... Il était garde-national à Vaugirard. Leconte de Lisle habitait aux Invalides, et son quartier recevait trop d'obus. Il vint alors loger chez Mendès, cité Trévise, avec le graveur Prunaire. Pour toute fortune ils n'avaient que ce qu'ils touchaient comme gardes-nationaux : 4 fr. 50 à eux trois ; et c'est avec cela qu'ils se nourrissaient eux et leurs femmes...

Puis, Mendès fit partie des compagnies de marche et fut le compagnon de Henry Regnault et de Georges Clairin.

Entre temps on le nomma inspecteur des ambulances. Un jour, il fit un rapport contre un commerçant de la rue du Sentier qui recevait de la viande pour 15 blessés, et, dans son appartement, avait bien 15 lits, mais vides... Gênée par sa franchise, l'administration le destitua — ou plutôt,

on l'envoya à Lariboisière où il recevait les varioleux. Il lui en arrivait 50 à 60 par jour, mourant, puant, le visage décomposé, fétides, contagieux, sur lesquels il devait se pencher pour arracher d'eux, dans leur agonie, leur nom, leur âge, leur domicile... Pour cela, il gagnait 95 francs par mois... Et c'est avec cela qu'il nourrissait les siens — pendant le siège...

*
* *

C'est donc en 1872 que Jouaust édita *Hespérus* et les *Contes épiques*. L'édition ne comporta que 320 exemplaires, introuvables aujourd'hui.

Mendès, pour rester semblable à lui-même, s'était renouvelé. On était en présence d'un art tout différent de celui que promettait *Philoméla*.

Hespérus, dans son mystère lumineux, est un puissant poème épique où passe un large souffle de poésie et d'art. D'un charme sévère jusque-là le poète est devenu vigoureux. Il ne séduit plus, il s'impose. Et son poème est beau de force vivante et de mâle énergie.

C'est un poème Swedenborgien. Au milieu de la blancheur liliale des neiges et des sentiments, dans le cadre pur des paysages nordiques, ce poème illuminé nous dévoile toute la philosophie qui fut celle de l'immortel Swedenborg, en nous la présentant avec l'éclat poétique du rythme qui fait ressortir encore sa splendeur et la violence de sa pureté.

*
* *

Les *Contes épiques* paraissaient en même temps, plus heurtés, évocateurs d'un art encore différent.

Il est entendu — on l'a souvent remarqué — que Mendès a, dans son génie, quelque chose de féminin. Ses vers sont d'un charmeur. Ils troublent, prennent et fascinent par leur grâce légère, enveloppante, enlaçante et souple. Mais brusquement le poète donne un grand coup d'aile. Et des régions de douceur et de volupté, tout à coup il s'élève vers des espaces hautains.

C'est le cas des *Contes épiques* ; une force y circule, grave dans sa violence, fière dans ses emportements ; une force mâle et victorieuse s'y manifeste, au milieu des coups d'épées et de lances, au milieu du choc des piques, du heurt des casques, du vacarme des combats, et des fracas claironnants d'épopée.

*
* *

Mendès est dans son art un superbe ouvrier. Il est l'orfèvre délicat et patient qui, sans repos, avec conscience, avec amour, prend un vase aux formes mièvres, un émail précieux, et qui lime, et qui taille, et qui cisèle. — Il est, pour se montrer complet, le forgeron puissant qui, à grand ahan, dans l'orgeuil rouge de sa forge cyclopéenne, forge et martèle le fer brut pour en faire le soc de la charrue triomphant, le soc de la charrue qui pourra éventrer le sein de la terre, pour les semailles futures.

Ainsi le même homme écrivit les passages de l'*Intermède* et les poèmes des *Chants épiques*, les admirables *Soirs moroses* et *Hespérus* ! Je n'en cite point, la place me manque — hélas — car rien ne saurait louanger un vrai poète autant que ses propres vers.

*
* *

Poète ! Oui, plus que nul autre, Catulle Mendès peut revendiquer ce titre et le porter orgueilleusement. Il a le culte fervent de son art, il est le prêtre religieux du Verbe, de la Rime et de la Forme cadencée. Tout brille dans sa poésie d'une splendeur, d'un éclat non point illusoires ou factices, mais intérieurs et subjectifs. Et c'est pour cela que la chaleur en est communicative.

Poète ! Nul ne peut le lire sans l'aimer. Je serais heureux pour ma part, et je sais que j'aurais bien mérité de la Poésie, si je confirme, par ce livre, chez quelques-uns, leur enthousiasme pour lui.

Poète ! adorateur du Verbe, magicien du Style, créateur d'Harmonies, sa prose même évoque la poésie !

Poète ! Il l'est toujours. Et c'est pour cela qu'il vous pénètre, comme la griserie d'un parfum.

Poète depuis *Philoméla* (1863) qui chante et pleure jusqu'à la *Grive des vignes* (1895) qui saute, culbute et rit et jusqu'aux *Braises du Cendrier* (1900) ; depuis la mystérieuse lumière du *Soleil*

de Minuit jusqu'aux couleurs rythmiques de la *Pagode* ; depuis le verbe hautain d'*Hespérus* et la rudesse volontaire des *Contes épiques* jusqu'aux voluptés troublantes et perverses de l'*Intermède ;* depuis la douleur des sublimes *Soirs moroses* jusqu'aux *Sérénades* ; depuis son premier volume jusqu'au dernier qu'il publiera...

Il a, pour cette raison, connu toutes les branches de la Poésie. Sa poésie, c'est la poésie.

J'ai dit qu'il y a dans son œuvre quelque chose de délicieusement mièvre, d'étrangement malsain, quelque chose de féminin, de chatoyant, de lascif, d'enveloppant. On est tout envahi par l'atmosphère du morceau. L'être entier est ému, cœur, sens, esprit, d'un trouble qui vous fait peur. Et l'on voudrait réagir. (Il est plus d'une âme à coup sûr où les vers de Mendès apportèrent un poison subtil.) On voudrait réagir... Parfois, quand on respire dans l'ombre d'un boudoir un parfum trop raffiné, trop pénétrant, on va vers la fenêtre, avide de fraîcheur, de clarté et d'air violent. C'est ainsi qu'on veut par moments quitter Mendès vers un charme moins enivrant.... Car même dans ses poèmes de Force brutale, il trouble encore. C'est qu'il est toujours, et sous toutes ses formes, le chantre de l'Amour et du Désir !

Certes, il a adoré l'Amour. Dans la pureté immaculée d'*Hespérus* il a chanté l'Amour nuptial ; d'autrefois, il a chanté l'amour rêveur qui vit d'espérances et de souvenirs. Mais le plus souvent

il a chanté l'amour complet, celui qui prend à la fois le cerveau et le cœur et les chairs ! l'amour qui revêt la forme impérieuse et sublime du Désir !

*
* *

L'année 1872 était vraiment celle où tout Mendès se révélait. Le 20 juin, en effet, on représentait de lui la *Part du Roi* sur la scène du Théâtre Français.

La *Part du Roi* est une délicieuse petite comédie, où l'on trouve déjà la souplesse et le charme des vers de Mendès. Ce fut un joli succès et de bon augure pour la suite.

Justice, fut joué en 1877 à l'Ambigu : Sa pièce fit beaucoup de bruit — c'était un hymne à la mort volontaire, une apologie du suicide. Il fut beaucoup attaqué, mais par ceux-là surtout dont les attaques sont pour un artiste des titres de gloire.

Mendès arrivait à montrer que le Suicide est une œuvre d'honneur souvent, et parfois même de devoir et de foi ! Et le suicide de Valentin, le héros de la pièce, est une volupté divine, car il meurt avec, dans ses bras, la Vierge qu'il aime, qui est venue se donner à lui pour mourir en même temps tous les deux, en respirant, dans la tiédeur de leur chambre nuptiale et mortuaire, la meurtrière et amoureuse subtilité d'un parfum...

Tragique élégie. Par la forme littéraire, par les images, par les dialogues raffinés et délicats, par le souffle qui plane sur la pièce, *Justice* est l'œuvre d'un

poète. C'est une idée, une idée pure qu'a voulu concrétiser l'auteur, mais la pièce restait dans l'idéal, car, « pour obtenir du réel, il faut du réel plein les mains » (Zola).

Mais, ni *Justice*, ni même les *Mères ennemies* (1882), — malgré son style admirable et amoureusement poli, malgré ses graves profondeurs annonciatrices des pièces futures, — n'étaient la forme adéquate au génie de Mendès. Il lui fallait le drame poétique, le grand drame en vers où les sentiments peuvent se heurter, se choquer en un vacarme décuplé encore par la force des rythmes ; il lui fallait les livrets d'opéras où l'on peut exalter l'amour, en vers caressants, en rimes enlaçantes, en cadences molles. Le clairon du drame épique et la flûte du poète amoureux.

C'est ce que Mendès comprit enfin ; c'est ce qu'il montra dans le *Capitaine Fracasse* (1878) qu'il écrivit d'après le roman de Théophile Gautier ; dans *Gwendoline* (1886) aux vers chauds, aux vers brûlants, aux vers enfiévrés de passion joyeuse ; dans *Isoline* (1888) le plus adorable des contes des fées qui vous transporte dans le monde des rêveries et de l'amour, et pour lequel André Messager écrivit la plus délicieuse musique qu'on puisse entendre.

Et, après ces œuvres-là définitivement maître de lui, nous eûmes *Médée* (1898) *La Reine Fiammette* (1898) puis *Scarron, Glatigny, Ariane* et la *Vierge d'Avila*.

Les drames de Mendès, avec tout un cadre romantique, sont des drames parnassiens, en l'honneur de l'Amour et du Désir.

Il y a, dans son théâtre, des rois aux trônes splendides, des décors fabuleux, des cachots et des couvents et des rues grouillantes de monde et des âmes vilaines et des sorcières hideuses.

Mais tous ces personnages ne sont faits que pour encadrer et faire ressortir par leur caractère, leur animation, leur vie et la splendeur de leur phrases, d'autres personnages en qui s'incarnent tout l'amour et tout l'art ; et qui, en un verbe magique, bien supérieur aux communs vers de théâtre, chantent le Désir inassouvi, la Passion nouvelle toujours, la Chair où toute beauté se résume.

Alors, comme le maître admire également la perfection d'une strophe et celle d'une femme, il trouve pour chanter cette dernière des richesses insoupçonnées chez la première..... Et les vers de son théâtre sont caressants et raffinés et ils semblent des baisers qui expirent sur les lèvres des acteurs.

La pièce-type de ce théâtre, c'est la *Reine Fiammette*. Une œuvre de soleil et de joie, avec comme ombre, et pour faire ressortir leur éclat, des passages de douleur. C'est un chef d'œuvre à coup sûr. Au milieu des personnages sombres, des conspirations, des tragiques décors, circule la petite Reine Fiammette, légère, aérienne, charmante. Elle passe,

brillante, dans la noirceur du drame, en l'éclairant de sa lumière. Elle est souple, elle est frivole, elle est voluptueuse, elle est femme. De toute sa personne émane je ne sais trop quel charme ensorcelant. Elle répand autour d'elle l'ivresse d'un parfum de Beauté et d'Amour. Elle aime les Arts, elle aime surtout l'Amour. — Et je ne puis m'empêcher de comparer Fiammette à la Muse du Poète, et de me dire combien elles sont semblables, l'une et l'autre.

La muse de Mendès, c'est la *Délicate* de *Philoméla* :

Et la belle a dit : ce que j'aime ?
Je préfère aux ombres du soir
Aux senteurs de la rose même
L'ombre et les senteurs du boudoir !

Qu'autour de moi tout s'efféminе !
A travers la création
J'ai des épouvantes d'hermine
De sensitive et d'alcyon...

Il faut aux lieux où je repose
Si pâle sous des rideaux bruns,
Que l'on répande un encens rose,
Qu'on m'éclaire avec des parfums.

Et pour ma toilette éternelle
Lorsque viendra le jour fatal,
Je veux un linceul de dentelle
Dans une bière de santal !

La date de la représentation de *Médée* restera dans l'histoire littéraire de notre époque. Car elle marque un idéal nouveau dans le théâtre en vers.

En effet, jamais on n'avait employé pour le théâtre des vers d'un lyrisme aussi étincelant, et jamais on n'avait mis dans les caractères une psychologie aussi menue, aussi fine, aussi profonde, aussi humaine.

Médée est comme la *Reine Fiammette* un chant d'amour, un chant d'amour physique, mais plus puissant.

Il y a des situations dramatiques et de formidables heurts de passion. Cette tragédie vibre toute par la Beauté et l'Amour, grandi encore par la distance et le temps, et par l'auréole du lyrisme, et la vigueur des vers. Cette Médée, si différente de la Médée d'Euripide ou de Corneille, dont la jalousie s'explique par sa passion sensuelle pour Jason, est un caractère fort et nouveau. Ils sont splendides ces vers, perdus dans le mystère du vague, où Médée dit à Jason ses tortures, en se le représentant au bras de sa femme Créuse:

... oh, vos bouches
Jointes ! vos bras noués ! — Une autre... et mon amant ! —
Tant vos cœurs battent fort, j'entends leur battement
Dans le soupir de vos délices accordées...

A ce besoin de chanter l'amour répondent également *Ariane* (1906) et la *Vierge d'Avila* (1906).

C'est une sublime figure que celle de cette Thérèse d'Avila, un étrange tempéramment d'amoureuse, qui meurt de passion pour le Christ... Elle sent sa chair brûler pour lui, et toute sa sainteté se manifeste chez elle, en frissons, en baisers,

jusqu'au jour où cette passion pour Jésus se reporte sur Ervann, mais ne s'avouant qu'au dernier vers, lorsque du haut de son catafalque où elle s'endort pour jamais, Thérèse-de-Jésus laisse tomber ces derniers mots :

Jésus, Jésus ! — Ervann ! — Amour !

Et là aussi, point de ces vers dits cornéliens si faciles, de ces formules lapidaires si commodes. La pièce est d'une beauté tragique continue et d'un intense éclat intérieur. Tous ceux qui l'ont entendue se rappellent ces minutes supérieures de beauté ou Madame Sarah Bernhardt chantait ces vers immortels :

(Sainte Thérèse apporte des fleurs à Philippe II).

Par un vœu que je fis, ce sont mieux que des fleurs.
L'ermite du chemin, les passants, les tourières,
Ont chuchoté dans ces calices des prières,
Avec l'intention que vous soyez sauvé ;
Ce lys est un *Pater*, ce jasmin un *Ave*
Un *Agnus* ce glaïeul ; ces guirlandes bénies
De glycines sont des grappes de litanies ;
Et c'est le Paradis que nous vous parfaisons
En arrosant d'eau sainte un bouquet d'oraisons...

Scarron, Glatigny, sont plus romantiques et moins parnassiens. Nous trouvons, dans ces deux œuvres, des pages sublimes, d'amour, d'amertume et de douleur. Le personnage de Scarron, au rire tragique, et celui du pauvre Glatigny, sont des types que nul autre que Mendès n'aurait pu concevoir,

beaux de douleur amère et grotesque, et d'amour étrange, malheureux et grand.

Il y a, malgré l'envolée des vers qui planent, une vie incroyable, un mouvement incessant, des décors pittoresques, des contrastes saisissants. Ils sont comme autrefois, la *Femme de Tabarin* un mélange presque sadique de brutalité et de tendresse, d'amour et de sang.

*
* *

Mendès se renouvelait sans cesse. — Des romans ont paru de lui, et des contes, et des nouvelles. — Ce sont les *Mères ennemies*, c'est le *Roi Vierge* (1881). (Je me rappelle encore la lumière qui auréole Gloriane, ses cheveux d'or flambant au vent dans le flamboiement lumineux de l'air). — C'est *Zo'har*, aux baisers maudits, *Zo'har* où est chantée la beauté de la laideur. — C'est l'*Homme tout nu* où est toute évoquée l'ancienne civilisation du Languedoc, dans une atmosphère de joie, d'amour et d'amertume philosophique, sous le symbole du roman ; l'*Homme tout nu*, où le style est prodigieusement souple et câlin, écrit dans la langue rajeunie de l'époque, comme Tabarin, plus tard, sera écrit dans la langue de Louis XIII ; l'*Homme tout nu* où les phrases, dit Courteline « sont pareilles à de frêles guirlandes tressées de pâquerettes, de boutons d'or, de myosotis, et de toutes petites roses ». — C'est la *Première Maîtresse* (1887),

où vibrent les contrastes de vie intense et de morne ennui, d'amour très pur et de débauche, d'illusions chimériques et de déceptions. — C'est *Grande Maguet* dont la hideuse silhouette se dresse épique et sombre pour punir les amoureux coupables et pour étendre la nuit sur leur soleil de joie.

En 1894, paraît la *Maison de la Vieille*, où, par la violence terrible, la souplesse audacieuse et le lyrisme truculent de son style, grouillent, généralisés en types, les personnages qui furent les compagnons de lutte de Mendès. — C'est ensuite la psychologie morbide (du Maupassant, de l'Edgar Poë et du Marivaux) de *Rue des Filles-Dieu, 56*. — C'est enfin *Gog* un roman d'une forte coulée, où la gaîté d'une vie rabelaisienne et puissante, s'agite aussi tumultueuse que dans *Germinal*, le frémissement des foules, — un cri d'amour physique et brutal, un désir éperdu et fécond, un rut ordonné, violent et créateur !

*
* *

L'œuvre gigantesque de Mendès nous a, en nous éblouissant, empêché de remarquer mille détails suffisants, eux seuls, à consacrer son nom.

Pour ses vers, il ne doit rien à Victor Hugo. Ou plutôt il lui doit ce que nous lui devons tous, puisque Hugo est le créateur du vers moderne. Mais à part cela, pour la forme portée jusqu'au dernier degré, du fini, du définitif, du parfait, il ne doit qu'à Gautier, mais surtout à lui-même.

La rime dans ses vers est riche, mais sobre toujours : jamais Mendès n'a admis le calembour, comme Théodore de Banville.

Bien des formes de poésies ont été renouvelées par lui, et lui sont propres essentiellement. Pour le sonnet, par exemple, il en a tout à fait renouvelé l'expression. Ce n'est pas, comme chez Baudelaire ou Hérédia, une pièce uniquement lyrique. Mendès en a fait un madrigal, pareil au sonnet de naguère, un madrigal exprimant un sentiment tendre ou délicat sous une forme un peu précieuse.

Ce sont là des détails qu'on n'a point assez remarqués, car ils sont perdus dans l'immensité de l'œuvre de Mendès.

D'autres points encore devraient être notés.

C'est que ses romans et ses contes, par ce qu'ils ont même d'excessif, sont d'un lyrisme qu'atteignent même rarement ses vers. Et que ce roman où la vie contemporaine est rendue réelle, d'être traitée avec un lyrisme irréel, ce roman qui est comme un grand souffle de poésie est une création définitive de Mendès, et qui se dressera, vengeresse, devant les œuvres périssables des écrivains réalistes.

Au reste ce même don, par lequel la vie quotidienne, décrite tout naturellement, est de la poésie néanmoins s'est manifesté dans ses drames. Songez que Mendès a fait parler en vers des personnages modernes. Dans *Glatigny*, Monsieur de Girardin, en redingote, parle en vers. Et, dans la brasserie, les

bohèmes qui commandent des bocks les commandent en vers ! Ils nous semblent parler comme nous parlons. Et pourtant notre cœur est ému d'une intense émotion esthétique, car ces vers, nous en ressentons le rythme et l'harmonie, puisque — c'est encore là un des traits caractéristiques de Mendès — il a écrit ses vers de théâtre avec le même amour du parfait que les vers de ses pièces lyriques. Et c'est Mendès qui a définitivement détruit la légende par laquelle il y avait deux sortes de vers : les vers de théâtre et les vers lyriques. Comme si la poésie ne devait pas toujours être la poésie !

D'autres traits éclaireront encore la physionomie littéraire de Catulle Mendès. C'est qu'il est un mystique. On ne l'a point assez remarqué et pourtant un de ses premiers ouvrages était *Hespérus*, un des plus récents la *Vierge d'Avila*.

Toutes les philosophies de tous les pays et de tous les âges, il les a étudiées et nous en a donné l'essence, dans ses poèmes ; *Hespérus*, c'est la mystérieuse métaphysique de Swedenbog, *Pagode*, c'est « l'immémoriale énigme des farouches divinités de l'Inde accroupies parmi les flammes, au fond des Temples » ; les *Contes épiques*, c'est Kriçhna c'est le Bouddha, c'est Jéhovah, c'est Jésus-Christ ; c'est Jésus encore dans *Sainte-Thérèse*. Et chacun se souvient de ces vers :

Don Philippe : Moïse exterminait les peuples ennemis !
Sainte-Thérèse: Dans la terre promise il ne fut pas admis !

Don Philippe : David levait au ciel des bras armés encore...
Sainte-Thérèse: David était la nuit dont Jésus fut l'aurore
Don Philippe : Jésus a dit : J'apporte - et Mathieu l'entendit -
Le glaive et non la paix
Sainte-Thérèse: Il ne me l'a pas dit!...

Un dernier trait frappe enfin le lecteur : c'est qu'il a toujours consacré ses efforts à faire revivre les êtres du passé et de la chimère. Une force invincible — c'est lui qui l'a dit — l'attire vers la légende, humaine ou religieuse, inventée ou rénovée, vers la lointaine légende. Et c'est à cet état d'esprit que nous devons ses plus beaux poèmes : *Panteléïa, Pagode,* les *Contes épiques, Hespérus,* le *Soleil de Minuit.*

*
* *

Que dire encore maintenant de ses contes, qui par leur mièvrerie, leur grâce, leur charme, la perversité profonde de leur sensualité, sont des chants à l'Amour, chantés en une phrase aérienne et poétique qui dit tout, en semblant tout voiler ?

Que dire de ses nouvelles où Mendès mit peut-être le meilleur de son talent, vivantes et pleines de rêves ; réelles et perdues de poésie ; souples et sincères ; violentes et calines, sauvages et féminines, — soit qu'elles se passent dans les bois roses, dans les nuages azurés du pays des fées, ou sur les plages de nos terres, et dans les lourds boudoirs de nos villes, sombres, tièdes et enfiévrés ?

Que dire de la délicatesse de ses pantomimes qui sont des poèmes muets ?

Que dire de ses études et de ses luttes, qui firent connaître à la France, le prodigieux génie de Wagner ?

Que dire de ses critiques ?

La première est de mai 1895. Il provoqua un gros tapage, presque un scandale, dit Courteline, « en déshabillant les *Demi-Vierges* d'une main accoutumée à ce genre d'exercice et en livrant superbe d'audace, leur nudité délicate et scabreuse. »

Depuis ce jour non plus seulement par son œuvre, mais encore par son influence de critique, Mendès combat le bon combat pour l'Idéal.

Nul n'a eu autant que Mendès le respect de son art. Et cette œuvre de critique est une de ses plus belles choses, de ses plus généreuses, de ses plus fécondes, « car il n'est pas une page, pas une ligne, un mot, qui ne hurle, ne chante, ne proclame le triomphe et la gloire des Lettres ! »

*
* *

En lisant l'œuvre géante de Mendès, on lit Heine l'immortel Heine de l'*Intermezzo*, mais avec quelque chose de plus élégant, de plus raffiné dans la forme. — On lit, en lisant ses contes, les auteurs licencieux du dix-huitième siècle, Cazotte, Crébillon fils, le Chevalier Parny et Gentil-Bernard, avec un peu d'Edgar Poë. — On lit Baudelaire et Banville, et Hugo. Car c'est l'originalité et le génie de Mendès d'embrasser dans son œuvre

l'œuvre de ses devanciers, en restant toujours lui-même.

Caractère étrangement complexe et mystérieux, Catulle Mendès est à la fois naïf et pervers, mâle et féminin, robuste et souple, pur et malsain. D'un même amour il aime la nature brutale et forte, l'azur du ciel, l'azur de l'eau, et les maisons maudites et les boudoirs enfiévrés, eux aussi d'azur et d'or ; d'une même passion le chant des oiseaux et celui des femmes, l'odeur saine des fleurs et celle artificielle des parfums ; d'un même culte l'Art éternel et la Volupté, éternelle également !

A notre époque encore, après toute l'œuvre qu'il laisse derrière lui, sans fatigue aucune, il reste merveilleusement jeune et fécond dans sa triomphante vitalité.

Il lutte passionnément pour les Lettres sans voir ni sentir que le temps passe, comme au théâtre lutte toujours (je suis heureux de mettre ici leurs deux noms côte à côte) ce génie si semblable au sien qui est celui de la divine Sarah-Bernhardt !

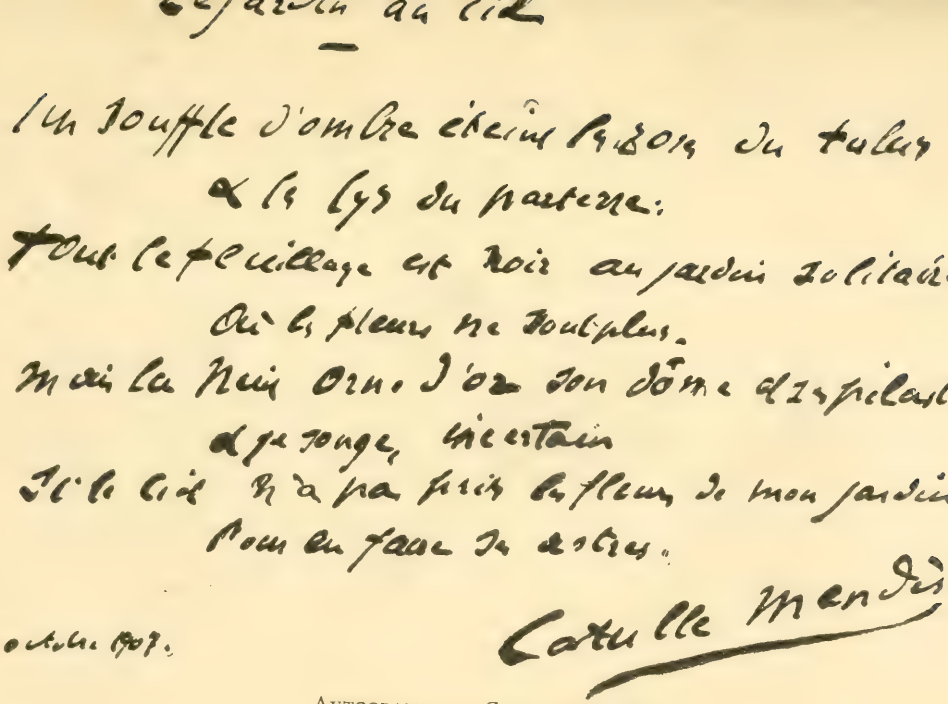
Souple infiniment de caractère, d'âme, de cœur comme de style, il se fait à tous les milieux. Et il vit avec autant d'aisance dans le mirage de ses contes, avec ses fées aux cheveux d'étoiles, que dans la réalité de ses romans, au sein de dentelles frissonnantes et de jupons de mousseline, que dans le lyrisme de ses drames au milieu des personnages héroïques et des héros amoureux !

Son œuvre, qui a embrassé tous les genres de littérature est, d'un bout à l'autre, un chant splendide, mièvre ou violent, truculent ou souple, en l'honneur des Lettres, de son Art.

Et c'est pour cela que je crains ne point avoir su exprimer ce que je ressentais si bien. Je saisis mon impuissance à avoir traité un pareil sujet... Mais l'idée me réconforte, que cette biographie n'aura été que l'obscur reflet de la lumineuse figure littéraire qu'est Catulle Mendès ; et j'espère que j'aurai trouvé dans mon affection pour le Maître, des accents qui n'auront point été trop indignes de lui.

Et je pense que si d'autres, plus illustres, avaient mieux accompli cette tâche, aucun n'y eût apporté plus de conscience littéraire, plus d'amour passionné pour la Poésie — et d'affection respectueuse pour celui qui consacra sa vie entière aux Lettres !

FIN.



Autographe de Catulle Mendès

OPINIONS

De M. Théodore de Banville :

Philomèla ! un nom, un mot si doux, si triste à la fois, qu'il donne presque l'idée, en effet, de ce chant poignant et délicieux dont les nuits d'été s'enivrent, et dont le poète emprunte les notes enflammées pour faire parler l'ineffable et pour traduire la langue mystérieuse de l'amour :

> Deux monts plus vastes que l'Hécla
> Surplombent la pâle contrée
> Où mon désespoir s'éveilla...

Tel est l'excellent et charmant morceau par lequel s'ouvre le livre lyrique de M. Catulle Mendès. N'y reconnait-on pas tout de suite l'artiste savant et le poète de race ?

Théodore de Banville.

(*L'Artiste*, 1er février 1864).

De M. Octave Mirbeau :

« La psychologie littéraire de M. Catulle Mendès, malgré les apparentes complications que suppose la diversité de son œuvre, est aisée à fixer. Elle se résume en un mot et un fait, lesquels n'ont pas besoin d'être expliqués, parce qu'ils portent en eux une évidence et une certitude. M. Catulle Mendès est un poète. Depuis les *Contes épiques* aux larges envols ; depuis le mystérieux et métaphysique *Hespérus*, depuis les boréales splendeurs et les saignantes neiges du *Soleil de minuit ;* depuis *Pagode,* évoquant l'immémoriale énigme des farouches divinités de l'Inde accroupies parmi les flammes au fond des temples, et tout embrasées d'or, où les strophes ont des sonorités de gong et des rythmes inquiétants de danses sacrées ; depuis les rires ailés, les mélancoliques sourires et les grâces attendries de l'*Intermède ;* depuis les *Soirs moroses,* où sont pleurés, — avec quelle magnifique et douloureuse tristesse ! — les lassitudes, les souffrances, les effrois de l'amour et du doute, jusqu'aux modernes paysages dans lesquels la *Grande Maguet* dresse sa terrible silhouette de sorcière sublime, M. Mendès a fait œuvre de poète.

« Poète en ses drames que gonfle un souffle énorme d'épopée ; poète en ses études de critique, où il dit l'âme et le prodigieux génie de Wagner ; poète en ses fantaisies légères d'au jour le jour, harmonieuses et composées ainsi que des Sonnets, en ses contes galants, où, sous les fleurs de perversité et les voluptés féeriques et précieuses des boudoirs, percent parfois le

piquant d'une ironie et l'amer d'un désenchantement ; poète en ses romans, surtout avec *Zo'har,* aux baisers maudits, même avec la *Première Maîtresse,* et qui ne craint pas de descendre dans le sombre enfer contemporain de nos avilissements d'amour, tout arrive à son cerveau en sensations, en visions de poète, tout sous sa plume, se transforme en images de poète, exorbitées et glorieuses, la nature, l'homme, aussi bien que la légende et que le rêve. »

Octave Mirbeau.

(*Le Figaro,* 29 juin 1888).

De M. Saint-Georges de Bouhélier :

M. Catulle Mendès me semble aussi adroit, aussi preste, aussi prestigieux, aussi riche et aussi prodigue que le Théodore de Banville des *Odes Funambulesques* et de *Dans la fournaise.* Je ne sais pas par quel côté il peut lui être inférieur. La grandeur des dons, le nombre des notions, la finesse du rythme, la variété des sujets, la surabondance de l'esprit, la grâce alerte et piquante, la joie, la frénésie, l'éloquence, la gaité, la bouffonnerie loquace, les profusions d'un style imagé et sonore, et par dessus tout la sûreté technique font de M. Catulle Mendès l'égal du Banville des *Odes* et du Gautier des *Critiques,* des romans et des poèmes.

Saint-Georges de Bouhélier.

(La *Revue Naturiste,* Février 1900.)

D'Emile Zola :

M. Catulle Mendès est une figure littéraire fort intéressante. Pendant les dernières années de l'Empire il a été le centre du seul groupe poétique qui ait poussé après la grande floraison de 1850. Je ne lui donne pas le nom de maître, ni celui de chef d'école. Il s'honore lui-même d'être le simple lieutenant des poètes, ses aînés ; il s'incline en disciple fervent devant MM. Victor Hugo, Leconte de Lisle, Théodore de Banville, et s'est efforcé avant tout de maintenir la discipline parmi ces jeunes poètes qu'il a su, depuis près de quinze ans, réunir autour de sa personne.

Rien de plus digne, d'ailleurs. Le groupe auquel on a donné un moment le nom de « parnassien » représentait en somme toute la poésie jeune sous le Second Empire. Tandis que les chroniqueurs pullulaient, il y avait dans un coin de Paris, un salon littéraire, celui de M. Catulle Mendès, où l'on vivait dans l'amour des lettres... La petite chapelle était peut-être une cellule étroite où le génie français agonisait. Mais de l'amour était quand même de l'amour, et rien n'est plus beau comme d'aimer les lettres, de se réfugier même sous terre pour les adorer, lorsque la grande foule les ignore et les dédaigne.

Les théories de M. Catulle Mendès sont que l'idéal est le réel, que la légende l'emporte sur l'histoire, que le passé est le vrai domaine du poète et du romancier...

Emile Zola.

(*Le Bien public,* Mars 1877.)

D'Anatole France :

M. Catulle Mendès est un voluptueux ; mais il est aussi et surtout un mystique. S'il a parfois soufflé à l'oreille de Ninon des secrets que Ninon elle-même ignorait et qui la firent rougir jusqu'au lobe délicat de ses oreilles, il a dit dans *Héspérus* la joie du renoncement et annoncé l'*Evangile de l'Enfance*. S'il faut absolument chercher la figure de ce poète excellent dans l'iconographie chrétienne, j'arrangerai tout peut-être en choisissant cette figure des catacombes où l'on voit le Christ en Orphée charmant les animaux des sons de sa lyre. La lyre mystique et fée n'a livré tous ses secrets qu'à M. Catulle Mendès. Il est poète et toujours poète, et quand il écrit des romans, c'est Apollon chez Balzac.

ANATOLE FRANCE.

(*La Vie Littéraire*, 1892.)

D'Edmond Rostand :

... Ces vers légers, qu'ils sont profonds !
Qu'ils sont tendres, ces vers bouffons !
Vraiment, nous nous ébouriffons

Et que tu dises Eleutho
Ou quelque belle de Watteau,
Ou Jeanne, du dernier bateau ;

Que ton marteau d'or pur concasse
Du sucre sur quelque cocasse,
Ou que, dans une dédicace,

Tu divinises la Sarah
Que Paris perdit, mais qu'il r'a,
La seule qui toujours sera ;...

Que tu décrives tout un kiss
Avec un tel *Ne quid nimis*
Que pourrait te lire une miss ;

Ou qu'à Ponchon, lorsqu'il balance
Son *demi-sans-faux-col* par l'anse,
Tu donnes le prix d'excellence ;

Que tu racontes en tes *Jeux*
Non lassé par cinq corps neigeux
Le page six fois courageux ;

Ou sertisses des confidences
En de fins rondels, et cadences
Des mots sur de vieux airs de danses ;

Que tu nous montres Pierrot, vif,
Sautant jusqu'à la lune, et ... pif !
L'enfilant du bout de son pif ;

Ou Peppa qui s'embobeline
Dans une pâle manteline ;
Que du jeune et cher Courteline

Tu nous chantes le juste los
Ou que tu piques jusqu'à l'os
Brunetière et Monsieur Buloz ;

Toujours ta grâce reste sûre ;
Tu jongles sans une blessure
A l'Art noble ; ton goût rassure ;

Tu fais toujours, divin pervers,
Toucher tous les poètes vers
La perfection de ton vers ;

Car il est le tissu qui, tulle,
(Mot vraiment ailé), s'intitule,
Moins léger que ton vers, Catulle !

La taille même de Brandès
Elle est, en sa souplesse d'S,
Moins souple que ton vers, Mendès !...

EDMOND ROSTAND.

(*Le Journal*, 23 Février 1895.)

De Paul Adam :

« Le génie multiple de Catulle Mendès, sa science extraordinaire, sa miraculeuse fécondité, l'ensemble d'une œuvre géante aux cent visages, de force le désignent comme le prince des littérateurs vivants. Il possède le don de variété, si rare et si caractéristique du génie. La plupart des auteurs, ayant découvert un thème de roman, de comédie, de poème, le répètent vingt années durant et satisfont ainsi la routine du goût public avec une docilité fructueuse. Il faut un grand courage, un amour effréné de son art pour résister à la tentation de redire sa gloire. Catulle Mendès a cette vaillance que la postérité louera. S'il a fixé dans ses romans de mœurs contemporaines, dans ses délicieux poèmes en prose où paraissent les plus intelligentes voluptés de nos existences, toute l'âme de l'être moderne, il a, dans ses drames magnifiques relié le temps présent aux époques aïeules...

« Catulle Mendès est l'incarnation de l'art qui pense. Un poème vaut mieux encore que ses vers : c'est sa vie généreuse, éloquente, belliqueuse et passionnée,

sa vie qu'on pourrait dire florentinne, en songeant aux surhommes de l'entourage des Médicis, et qui brillent dans l'histoire comme les symboles de la haute civilisation latine. »

PAUL ADAM.

(*Le Journal,* 18 Mars 1906.)

De Paul Hervieu :

Il faut avoir dans les veines le plus pur sang de littérature pour engendrer *Zo'har* ou *Grande Maguet* ou la *Femme Enfant,* de l'admirable poète qu'est M. Catulle Mendès.

PAUL HERVIEU.

(Cité dans l'Enquête sur l'Evolution littéraire, 1891.)

De Guy de Maupassant :

A propos de *Poésies de Catulle Mendès :* Il est si rare de rencontrer (comme là) un livre qu'on aime parce qu'on y retrouve tout ce qui vous plait, et la forme et la pensée, et toutes ces préoccupations d'artiste que beaucoup de poètes ne soupçonnent même pas.

GUY DE MAUPASSANT.

(*Letire* de 1876. Citée dans le Rapport sur le mouvement poétique, par Catulle Mendès, page 150, du Dictionnaire.)

... Le poète aux intentions mystérieuses, frère d'Edgar Poë et de Marivaux, compliqué comme personne et

dont la plume, soit qu'il fasse des vers, soit qu'il écrive en prose, est souple et changeante à l'infini.

GUY DE MAUPASSANT.

(*Gil-Blas,* 1893.)

De Verlaine :

J'ai reçu avant hier les trois volumes de vos Poésies complètes, et je sors de les relire. Je connaissais la plupart de ces beaux vers...., mais quel plaisir sans pair que de faire connaissance avec eux de nouveau ! Quant à ceux, très rares, que je ne savais pas encore et qui datent des époques où j'étais absent de France et de toute littérature, je les ai dévorés et redévorés à belles et bonnes dents : aussi, ce régal !

J'aime *Philoméla* de jeunesse, si je puis ainsi parler, aussi les *Sérénades,* aussi les *Soirs Moroses*. J'admire en toute ferveur néo-parnassienne la *Pagode... Hespérus* est un mystérieux et si lumineux chef d'œuvre, et le *Soleil de Minuit* votre note peut-être la plus forte avec les *Contes épiques*.

Vous avouerai-je maintenant que j'adore votre troisième volume, surtout les heureusement si nombreux poèmes d'amour et de joie ? Cette prédilection me vient-elle de ce que, moi aussi, j'éprouve plus qu'au milieu d'une carrière si aventureuse et parfois douloureuse, comme un regain d'adolescence dans cet été comme de la Saint-Martin où j'entre quelque peu fourbu, mais si plein de bonne volonté !...

PAUL VERLAINE.

(*Lettre* du 13 septembre 1892. Citée dans le Rapport sur le mouvement poétique Dictionnaire p. 192).

BIBLIOGRAPHIE

ORDRE CHRONOLOGIQUE

1860 *Le Roman d'une nuit,* comédie en vers. Parue dans la Revue Fantaisiste. Edition en 1883, avec 1 eau-forte de Félicien Rops, Paris, H. Doucé, éditeur, in-12. — **1863** *Philoméla,* avec 1 eau-forte de Bracquemond, Paris, J. Hetzel, 1863, in-18. — **1868** *Histoires d'amour,* nouvelles, Paris, A. Lemerre, éditeur, 1868, in-18. Réédition en 1889, J. Ducher, éditeur, in-12. — **1869** *Sternlose Naechte* (Nuits sans étoiles) traduction d'Emmanuel Glaser, par Catulle Mendès, Paris, A. Lemerre, 1869, in-12. — **1870** *La colère d'un franc-tireur,* poème dit par M. Coquelin, de la Comédie Française, Paris, A. Lemerre, éditeur, 1870, in-12. — *Odelette guerrière,* dite par Mlle Croizette, de la Comédie Française, Paris, A. Lemerre, éditeur, 1870, in-12. — **1871** *Les 73 journées de la Commune,* (du 18 mars au 29 mai 1871), Paris, E. Lachaud, éditeur-libraire, 1871, in-18. — **1872** *La Part du Roi,* comédie en 1 acte, en vers, représentée pour la 1re fois sur le Théâtre français le 20 juin 1872, Paris, Michel Lévy, frères, éditeurs, 1872, in-18. — *Hespérus,* poème swedenborgien (1869) avec un dessin de G. Doré, Paris, librairie des Bibliophiles, 1872, petit in-18. — *Contes épiques,* (1870) avec un dessin de Claudius Popelin, Paris, librairie des Bibliophiles, 1872, petit in-18. — **1873** *Les Frères d'armes,* drame joué au théâtre Cluny. Edité dans les œuvres complètes, Paris, Charpentier, 1908, in-12. — **1876** *Les Poésies de Catulle Mendès,* première série : Le Soleil de minuit, Soirs moroses, Contes épiques, Intermèdes, Hespérus, Philoméla, Sonnets,

Panteléia, Pagodes, Sérénades, avec portrait de l'auteur, Paris, Sandoz et Fischbacher, éditeurs, 1876, in-8. — **1877** — *Justice,* drame en 3 actes, en prose, joué à l'Ambigu. Edité dans les œuvres complètes, Paris, Charpentier, 1908, in-12. — *Les Folies amoureuses,* nouvelles, Paris, E. Dentu, éditeur, 1877, in-18. Réédition en 1883, chez Rouveyre et Blond.— **1878** *Le Capitaine Fracasse,* opéra-comique en 3 actes et 6 tableaux, d'après le roman de Théophile Gautier, poésie de Catulle Mendès, musique d'Emile Pessard, Paris, A. Lemerre, éditeur, 1878, in-12. — **1879** *La Vie et la Mort d'un Clown,* roman 2 volumes, Paris, E. Dentu, éditeur, 1879, in-12 : Tome I, *La Demoiselle en or* ; Tome II, *La Petite Impératrice.* Réédition du Tome I en 3 vol., in-32, en 1886 par la Librairie des publications à 5 centimes, *Idem* pour le tome II en 1887. — **1880** *Les Mères ennemies,* roman, Paris, E. Dentu, éditeur, 1880, in-18.— **1881** *La Divine Aventure,* avec Richard Lesclide, Paris, E. Dentu, éditeur, 1881, in-12. Réédition chez Dentu, 1892, in-16. — *Le Roi vierge,* roman parisien, Paris, E. Dentu, éditeur, 1881, in-12. Edition définitive, avec un dessin de F. Desmoulin, Paris, Pasquelle, 1900, in-18. — **1882** *Le Crime du vieux Blas,* nouvelle, portrait en taille douce, Bruxelles, Kistemækers, éditeur, 1882, in-16. — **1883** *Monstres parisiens,* Paris, Dentu, 1882, in-12. Et édition nouvelle, complètement transformée, Paris, chez tous les libraires (imprimerie Ch. Hérissey, Evreux), 1883, 2 vol. in-32 de 5 fascicules chacun, couverture illustrée. A paru en 10 fascicules mensuels, 1 eau-forte signée W. A., 9 autres de Fernand Besnier. — *Monstres parisiens,* deuxième série, avec 1 eau-forte de F. Besnier, Paris, Marpon et Flammarion, in-12, 1885. — *L'Amour qui pleure et l'Amour qui rit,* nouvelles, Paris, E. Dentu, éditeur, 1883, in-18. — *Les Mères ennemies,* drame en 3 parties, en prose, représenté pour la 1re fois sur le théâtre de l'Ambigu le 18 novembre 1882, Paris, E. Dentu, 1883, in-8. — **1884** *Le Boudoir de verre,* contes, Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1884, in-12. — *Jeunes filles,* nouvelles, Paris, Victor Havard, éditeur, 1884, in-12. Réédition en 1892, Flammarion, éditeur, in-16. — *Jupe courte,* contes, Paris, Victor Havard, éditeur, 1884, in-12. Réédition en 1891, Flammarion, éditeur, in-16. — *La Légende du Parnasse contemporain,* Bruxelles, Auguste Brancart, éditeur, 1884, in-12. — *Pour lire au bain,* avec 154

dessins de Fernand Besnier, Paris, E. Dentu, éditeur, 1884, in-8. — **1885** *Les contes du Rouet,* à Paris, Bibliothèque des Deux-Mondes, Frinzine et Cie, 1885, in-12. — *La Fin au fin,* ou *Conseils à un jeune homme qui se destine à l'amour,* Paris, Marpon et Flammarion, éditeurs 1885, in-32. Réédition en 1894, in-16. — *Les Iles d'amour,* avec 6 eaux-fortes et 38 dessins originaux de G. Fraipont, Paris, Bibliothèque des Deux-Mondes, L. Frinzine, 1885, in-4. — *Lila et Colette, Introduction, Volière pleine,* etc., contes, illustrations de Gambard et Roy, Paris, Ed. Monnier et Cie, 1885, in-8. — *Les Poésies de Catulle Mendès,* nouvelle édition augmentée de 72 poèmes inédits, Paris, Paul Ollendorff, 1885, 7 vol. in-18 contenant : Tome 1, Philoméla ; Tome 2, Pantéléïa-Sérénades-Pagode ; Tome 3, Soirs moroses ; Tome 4, Le Soleil de minuit ; Tome 5, Hespérus ; Tome 6, Contes épiques ; Tome 7, Intermède.— *Le rose et le noir,* Paris, E. Dentu, éditeur, 1885, in-12. — *Tous les Baisers,* par Catulle Mendès, Paris, chez tous les libraires (Evreux, imprimerie Charles Hérissey), 1884-1885, 1 vol. in-32, couverture illustrée, ont paru en 6 fascicules avec chacun 1 eau-forte de Fernand Besnier. — **1886** *Contes choisis,* avec 2 eaux-fortes de Gustave Fraipont, Paris, G. Charpentier et Cie, 1886, in-12. — *Gwendoline,* opéra en 2 actes et 3 tableaux, musique d'Emmanuel Chabrier, Paris, E. Dentu, éditeur, 1886, in-8. Réédition chez Enoch en 1905, 1 vol. in-8. — *Lesbia,* nouvelles, Paris, Maurice de Brunhoff, éditeur, 1886, in-12.— *Un Miracle de Notre-Dame,* conte de Noël, en vers, dit par Mademoiselle Bartet, de la Comédie-Française, Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1886, in-16. — *Pour les belles personnes,* nouvelles, Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1886, in-12. — *Richard Wagner,* Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 1886, in-18. — *Toutes-les-Amoureuses,* nouvelles, Paris, E. Dentu, éditeur, 1886, in-18. — *Les trois chansons : La chanson qui rit ; La chanson qui pleure ; La chanson qui rêve,* Paris, Bibliothèque des Deux-Mondes, L. Frinzine et Cie, 1886, in-12. — *Zo'har,* roman contemporain, Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 1886, in-18. — *Contes de Gil-Blas, Le prix de la Gloire,* Paris, Marpon et Flammarion, éditeurs, 1886, in-18. — **1887** *Le Châtiment,* drame en une scène, en vers, joué par Madame Marie Defresnes, de l'Odéon, portrait à l'eau-forte par E.

Abot, Paris, E. Dentu, 1887, in-12. — *La Femme de Tabarin,* tragi-parade, avec 1 portrait à l'eau-forte, gravé par E. Abot, Paris, Charpentier, éditeur, 1887. — *L'Homme tout nu,* roman, Paris, Victor Havard, éditeur, 1887, in-18. — *Pour lire au couvent,* avec 60 dessins de Lucien Métivet, Paris, Marpon et Flammarion, éditeurs, 1887, in-8, couverture illustrée. — *La Première Maîtresse,* roman contemporain, Paris, G. Charpentier, 1887, in-18. — *Robe montante,* nouvelles, dessins de G. Roy, Piaget, éditeur, 1887, in-12. — *Le Roman rouge,* Paris, Marpon et Flammarion, éditeurs, 1887, in-12. — *Tendrement,* nouvelles, Paris, E. Dentu, éditeur, 1887, in-12. — *Le Calendrier républicain,* avec Richard Lesclide, Paris, E. Dentu, éditeur, 1887-1890, gr. in-8, 12 fascicules, couverture illustrée, 2 volumes, 30 planches hors texte, en couleur, dans chaque volume. — **1888** *L'Envers des feuilles,* contes, Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1888, in-12. — *Les oiseaux bleus,* contes, Paris, Victor Havard, éditeur, 1888, in-18. — *Grande Maguet,* roman contemporain, Paris, Charpentier, 1888, in-18. — *Les plus jolies chansons de France,* chansons tendres choisies par Catulle Mendès, notées par Emmanuel Chabrier et Gouzien, Paris, Plon Nourrit et Cie, éditeurs, 1888, gr. in-18. — *Le souper des pleureuses,* contes, Paris, E. Dentu, éditeur, 1888, in-12. — *Isoline,* conte de fées en 10 tableaux, musique de André Messager, représenté au théâtre de la Renaissance le 26 décembre 1888, Paris, E. Dentu, éditeur, 1888, in-16. — — **1889** *Les Belles du Monde,* en collaboration avec Rodolphe Darzens, aquarelles et croquis de Lucien Métivet, Paris, E. Plon Nourrit et Cie, éditeurs, 1889, 4 fascicules in-12 : fascicule 1, Gitanas ; fascicule 2, Javanaises ; fascicule, 3 Egyptiennes ; fascicule 4, Sénégalaises. — *L'Infidèle,* nouvelles, Paris, Havard, éditeur, 1889, in-12. — *Le Cruel Berceau,* nouvelles, Paris, Marpon et Flammarion, éditeurs, 1889, in-16. — *La Vie Sérieuse,* contes, Paris, J. Ducher, 1889, in-12. — **1890** *Le Confessionnal* (contes chuchotés), Paris, Charpentier et Cie, éditeurs, 1890, in-12. — *Mephistophéla,* roman contemporain, Paris, E. Dentu, éditeur, 1890, in-12. — *Pierre-le-Véridique,* roman, Paris, Marpon et Flammarion, éditeurs, 1890, in-16. (Réédition de l'Homme-tout-Nu). — *La Princesse Nue,* nouvelles, Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1890, in-18. — **1891** *Le Bonheur des Autres,* avec 70 dessins de L. Métivet, Paris,

Marpon et Flammarion, 1891, in-18. — *La Femme-Enfant*, roman contemporain, Paris, Charpentier, 1891, in-12. — *Les Petites Fées en l'Air*, contes, Paris, E. Dentu, 1891, in-12. — *Pour dire devant le monde*, monologues et poésies, Paris, Ollendorff, 1891.— *Le Collier de Saphirs*, pantomime, musique de G. Pierné, Paris, E. Dentu, 1891, in-32. — **1892** *Les Joyeuses Commères de Paris*, scènes de la vie moderne, fantaisie en 5 actes de MM. Catulle Mendès et Georges Courteline, musique nouvelle de MM. Alfred Rabuteau et Gabriel Pierné, représentée pour la première fois le 16 avril 1892, sur le Nouveau-Théâtre (direction Bornez et Desprez), Paris, Charpentier et Fasquelle, 1892, in-12. — *La Divine aventure*, véritables mémoires de Cagliostra avec R. Lesclide, Paris, Dentu, 1892, in-16, voir 1880. — *La Messe Rose*, contes, Paris, Charpentier, 1892, in-12. —*Luscignole*, roman, Paris, Dentu, 1892, in-12. — *Les Meilleurs contes*. — *Lieds de France*, avec dix musiques d'Alfred Bruneau et dix dessins de Raphaël Mendès, Paris, Marpon et Flammarion, 1892, in-12. — *Le Soleil de Paris*, nouvelles, dessins de L. Métivet, Paris, Marpon et Flammarion, 1892, in-12. — *Les Poésies de Catulle Mendès*, en 3 volumes, Paris, Charpentier, 1892, 3 vol. in 18 : tome I, eau-forte hors texte de M. F. Desmoulin (Catulle Mendès en 1863), Philoméla, Sérénades, Pagodes, Soirs Moroses ; tome II, eau-forte hors texte de F. Desmoulin (Catulle Mendès en 1876). Contes épiques, Hespérus, Intermèdes, Pièces datées, Le Soleil de Minuit ; tome III, avec un portrait de l'auteur, eau-forte de F. Desmoulin. Hélas, Les Vaines Amours, Hymnaire des amants (ce dernier volume a paru un peu après les deux premiers sous le titre spécial : *Poésies nouvelles*). — **1893** *Isoline-Isolin*, contes, Paris, Flammarion, 1893, in-16. — *Le docteur Blanc*, mimodrame fantastique, musique de Gabriel Pierné, dessins de Lucien Métivet, autographe de Gabriel Pierné, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1893, in-8°, oblong. — *Nouveaux Contes de jadis*, contes, Paris, Ollendorff, 1893, in-12. — *Poésies nouvelles*, (voir : les Poésies de Catulle Mendès) 1892. — *Ghéa*, poème dramatique de Adalbert von Goldschmidt, mis en français par Catulle Mendès, Paris, Charpentier, 1893, in-8°. — *Petits poèmes russes mis en français*, (Pouchkine, Tioutchev, Kolstov, Ogarev, Lermontov, Tourguénev, Fête, Polonski, Nekrassov, Plechtchéer, KR : le

grand duc Constantin), Paris, Charpentier et Fasquelle, 1893, in-12. — **1894** *La Maison de la Vieille,* roman contemporain, Paris, Charpentier, 1894, in-12. — *L'Enfant Amoureux,* nouvelles, Paris, Flammarion, 1894, in-16. — *Verger-Fleuri,* roman, illustrations de Picard et Mittis, Paris, Dentu, 1894, in-16. Réédition en 1898, chez Flammarion, in-12. — **1895** *La Grive des Vignes,* poésies, Paris, Charpentier, 1895, in-12. — *Le Chemin du Cœur,* contes, Paris, Ollendorff, 1895, in-12. — *Rue des Filles-Dieu 56,* ou d'*Héautonparatéroumène,* nouvelles, Paris, Charpentier, 1895, in-12. — **1896** *L'Art au théâtre,* (1895), avec une préface de G. Courteline, Paris, Charpentier, 1896, in-12. Voir la suite en 1897 et en 1900. — *Chand d'habits,* pantomime tirée de la nouvelle de Théophile Gautier.— *L'Homme-orchestre,* avec des images de Lucien Métivet, Paris, Ollendorff, 1896, in-12. — *Gog,* roman contemporain, Paris, Charpentier, 1896, 2 vol. in-12. — **1897** *Arc-en-ciel et Sourcil-Rouge,* nouvelles, Paris, Charpentier, 1897, in-12. — *L'Art au théâtre,* 1896, avec une préface de G. Courteline, 2e année, Fasquelle, 1897, in-12. *Le procès des roses,* pantomime jouée par Séverin,musique A. Messager, Paris, Ollendorff, 1 plaquette, in-18. — *L'Evangile de l'enfance de Notre-Seigneur-Jésus-Christ, selon St-Pierre,* par Catulle Mendès, d'après le manuscrit de l'abbaye de Saint-Wolfgang, composition et encadrements de Carlos Schwabe, Paris, Colin et Cie, 1897, in-4. — **1898** *Le Chercheur de Tares,* roman contemporain, Paris, Fasquelle, 1898, in-12.— *Les Idylles galantes,* contes, Paris, E. Dentu, 1898, in-12. — *Médée,* tragédie en 3 actes, représentée pour la première fois sur la scène de la Renaissance le 28 octobre 1898, Paris, Fasquelle, 1898, in-12. Réédition en 1903 sous ce titre: *Médée,* drame en 3 actes, en vers, représenté au théâtre Sarah-Bernhardt (octobre 1898) et à la Comédie-Française (juin 1903), Paris, Fasquelle, 1903, in-12. — **1899** *La Reine Fiammette,* conte dramatique en 6 actes, en vers, représenté pour la première fois au théâtre de l'Odéon, le 6 décembre 1898, Paris, E. Dentu, 1899, in-8. — *Le Cygne,* ballet-pantomime en 1 acte,musique de Charles Lecocq, Paris, Heugel et Cie, éditeur, 1899, in-16. — *L'Œuvre wagnérienne en France,* (pages nouvelles), Tristan et Iseult, Fasquelle, 1899, in-16. — *Farces,* Paris, Fasquelle, 1899, in-12. — *Briséis,*

drame musical en 3 actes, en collaboration avec Ephraïm Mikhaël, musique de Emmanuel Chabrier, Paris, Dentu, in-12. 1899 — *Bêtes roses,* illustré par la photographie d'après nature, Paris, P. Savine, 1899, in-16. — **1900** *Haensel et Gretel,* conte musical en 3 actes de Adelaïde Wette, traduit par Catulle Mendès, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre national de l'Opéra-comique en mai 1900, musique d'Humperdink, Paris, Froment, s. d., in-12. — *Les Braises du Cendrier,* nouvelles poésies, Paris, Fasquelle, 1900, in-12.—*L'Art au théâtre,* 3e volume, Paris, Fasquelle, 1900, in-12. — **1902** *Rapport* à M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, sur le mouvement poétique français, de 1867 à 1900, précédé de réflexions sur la personnalité de l'esprit poétique de France, suivi d'un dictionnaire bibliographique et critique et d'une nomenclature chronologique de la plupart des poètes français du XIXe siècle. Paris, Imprimerie Nationale, 1 vol. in-4°. — Réédition, Fasquelle, 1903, gr. in-8°. — *La Carmélite,* comédie musicale en 4 actes et 5 tableaux, musique de Reynaldo Hahn, représenté pour la première fois au théâtre de l'opéra-comique en novembre 1902, Paris, Hengel, 1902, in-18. — **1903** *La Reine Fiammette,* livret en 4 actes et 6 tableaux, d'après le conte dramatique de Catulle Mendès, musique de Xavier Leroux. Représentée pour la première fois sur le théâtre de l'opéra-comique le 23 décembre 1903, Paris, Chaudens, 1903, in-18, voir : la *Reine Fiammette,* 1898.— **1904** *Le Fils de l'Etoile,* drame musical en 5 actes, musique de Camille Erlanger, représenté à l'Académie nationale de musique, Paris, société nouvelle d'éditions musicales, 1904, in-16. — *Le Carnaval-Fleuri,* Paris, Fasquelle, 1904, in-12.— *Le Roi des Aulnes,* Erlkonig, Ballade de Goethe et musique de Schubert, traduction nouvelle de Catulle Mendès, décorée de treize compositions en couleurs par Bellery-Desfontaines. Paris, Edition d'art, E. Pelletan, 1904, in-16. — **1905** *Scarron,* comédie tragique en 5 actes, en vers, musique et chansons de Reynaldo Hahn. Représentée pour la première fois le 29 mars 1905 et créée par Constant Coquelin, Paris, Fasquelle, 1905, in-12. — **1906** *Glatigny,* drame funambulesque en 5 actes et 6 tableaux, en vers, mêlé de chansons et de danses. Représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon, le 17 mars 1906, Paris, E. Fasquelle, 1906, in-12.

— *La Vierge d'Avila,* (Sainte-Thérèse) drame en 6 actes, en vers, édition conforme au texte original, créé le 10 novembre 1906, sur le théâtre Sarah-Bernhardt, musique de Reynaldo Hahn, Paris, E. Fasquelle, 1906, in-12. — *Ariane,* opéra en 5 actes, musique de Massenet, représenté pour la première fois à l'Académie nationale de musique, le 13 novembre 1906, Paris. Heugel, 1906, in-12.

GROUPEMENT PAR GENRES

Théâtre

Le Roman d'une nuit, comédie en vers 1863.— *La Part du Roi,* comédie en vers, 1870.— *Les Frères d'armes,* drame, 1873. — *Justice,* drame, 1877. — *Le capitaine Fracasse,* opéra-comique, 1871. — *Les Mères ennemies,* drame, 1882. — *Le Châtiment,* drame en vers, 1887.— *Gwendoline,* opéra, 1886.— *Isoline,* conte de fées, 1888.— *Le collier de saphyrs,* pantomime, 1891. — *Les Joyeuses commères de Paris,* 1892. — *Le docteur Blanc,* mimodrame fantastique, 1895.— *Chand d'habits,* pantomime, 1896. — *Le Procès des roses,* pantomime, 1896. — *Médée,* tragédie en vers, 1898. — *La Reine Fiammette,* conte dramatique en vers, 1898. — *Le Cygne,* ballet-pantomime, 1899. — *Briséis,* drame musical, 1899. — *La Carmélite,* comédie musicale, 1902.— *La Reine Fiammette,* opéra-comique, 1903. — *Le Fils de l'Etoile,* drame musical, 1904. — *Scarron,* comédie tragique, en vers, 1905. — *Glatigny,* drame funambulesque, en vers, 1906. — *La Vierge d'Avila,* drame en vers, 1906.— *Ariane,* opéra, 1906.

Poésies

Philoméla, 1865. — *La colère d'un franc-tireur,* 1870. — *Odelette guerrière,* 1870. — *Hespérus,* 1872. — *Contes épiques,* 1872.— *Les Poésies de Catulle Mendès :* Le soleil de minuit ; Soirs moroses ; Contes épiques ; Intermède ; Hespérus ; Philoméla ; Sonnets ; Pantéléïa ; Pagodes ; Sérénades, 1876, (en 1885 les mêmes avec 72 poésies nouvelles). — *Un Miracle de Notre-Dame,* conte de Noël, 1886. — *Les Trois chansons,* 1886. — *Les Plus jolies chansons de France,* 1888.—

Pour dire devant le monde, 1891. — *Lieds de France*, 1892.— *Les Poésies de Catulle Mendès*, comme en 1896, et, en plus : Hélas, les Vaines amours, Hymnaire des amants 1892. — *Ghéa*, 1893. — *La Grive des vignes*, 1895. — *Les Braises du cendrier*, 1900.

Romans

La Vie et la mort d'un clown, 1879.— *Les Mères ennemies*, 1880. — *Le Roi vierge*, 1881. — *Zo'har*, 1886. — *L'Homme tout nu*, 1887. — *La Première maîtresse*, 1887. — *Grande Maguet*, 1888. — *Méphislophéla*, 1890. — *Pierre-le-Véridique*, 1890.— *La Femme enfant*, 1891.— *Luscignole*, 1892.— *La Maison de la vieille*, 1894. — *Verger fleuri*, 1894.— *L'homme-orchestre*, 1896. — *Gog*, 1896. — *Le chercheur de Tares*, 1898.

Contes et Nouvelles

Histoires d'amour, 1868.— *Les Folies amoureuses*, 1877.— *Le crime du vieux Blas*, 1882. — *Monstres parisiens*, 1883.— *L'Amour qui pleure et l'Amour qui rit*, 1883. — *Le Boudoir de verre*, 1884. — *Jeunes filles*, 1884.— *Jupe courte*, 1884. — *Pour lire au bain*, 1884. — *Les Contes du Rouet*, 1885. — *Les Iles d'Amour*, 1885. — *Lila et Colette*, 1885. — *Le rose et le noir*, 1885. — *Contes choisis*, 1886. — *Lesbia*, 1886.— *Pour les belles personnes*, 1886.— *Toutes les amoureuses*, 1886. — *Contes de Gil-Blas*, 1886.— *Pour lire au couvent*, 1887.— *Robe montante*, 1887. — *Le Roman rouge*, 1887. — *Tendrement*, 1887. — *L'Envers des feuilles*, 1888. — *Les oiseaux bleus*, 1888. — *Le Souper des pleureuses*, 1888. — *L'Infidèle*, 1888. — *Le cruel Berceau*, 1889. — *La vie sérieuse*, 1889. — *Le Confessionnal*, 1890. — *La Princesse nue*, 1890. — *Le bonheur des autres*, 1891.— *Les Petites Fées en l'air*, 1891. — *La Messe rose*, 1892. — *Les Meilleurs contes*, 1892. — *Le soleil de Paris*, 1892. — *Isoline-Isolin*, 1893. — *Nouveaux contes de jadis*, 1893. — *L'Enfant amoureux*, 1894. — *Le Chemin du cœur*, 1895. — *Rue des Filles-Dieu, 56*, 1895.— *Arc-en-ciel et sourcils rouges*, 1897. — *Les Idylles galantes*, 1899. — *Farces*, 1899.

Divers

Sternlose Naechte, 1869. — *Les 73 Journées de la Commune*, 1871. — *La Divine aventure*, 1881. — *La Légende du Parnasse contemporain*, 1884. — *La Fin du Fin*, 1885. — *Tous les baisers*, 1885. — *Richard Wagner*, 1886. — *Le Calendrier républicain*, 1887-1890. — *Les Belles du monde*, 1889. — *Petits poèmes russes mis en français*, 1893. — *L'Art d'aimer*, 1894. — *L'Art au théâtre*, 1895-1896-1900. — *L'Evangile de l'enfance de N.-S.-J.-C.*, 1897. — *L'œuvre wagnérienne en France*, 1899. — *Bêtes roses*, 1899. — *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts sur le mouvement poétique français, de 1867 à 1900*, 1902. — *Le Roi des Aulnes*, 1904.

ADRIEN BERTRAND.

TABLE

—

Texte

Biographie de Catulle Mendès par Adrien Bertrand. 5

Opinions :

De Théodore de Banville 43
D'Octave Mirbeau 44
De M. Saint-Georges-de-Bouhélier 45
D'Emile Zola 46
D'Anatole France 47
D'Edmond Rostand 47
De Paul Adam 49
De Paul Hervieu 50
De Guy de Maupassant 50
De Verlaine 51
Bibliographie 53

PRIVAS. — IMPRIMERIE LUCIEN VOLLE.

PQ
2359
M5Z63

Bertrand, Adrien
Catulle Mendès

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY